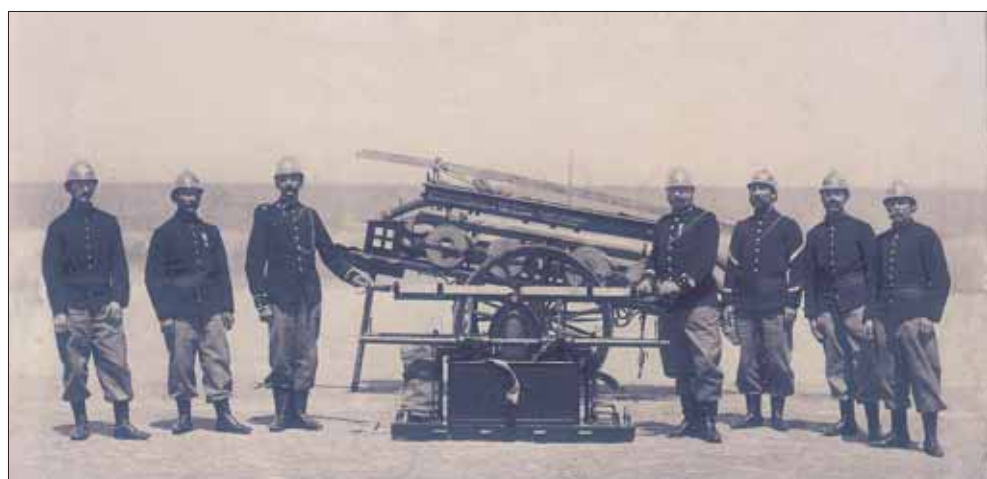


Mémoire

La flamme du dévouement



© Amicale des sapeurs-pompiers de Malo-les-Bains

Soldats du feu malouins posant autour d'une pompe à incendie en 1905.

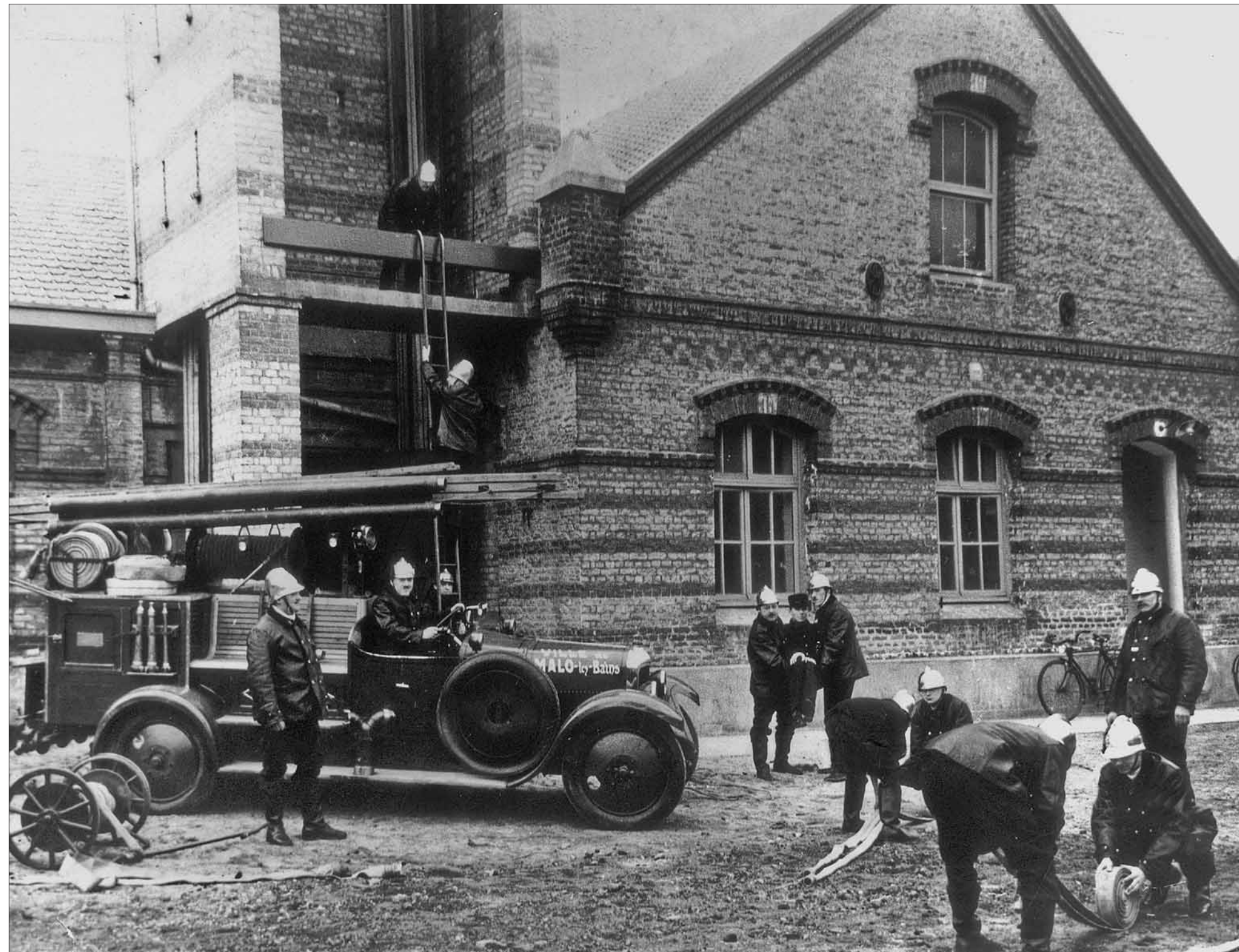
Qu'ils soient volontaires ou professionnels, les sapeurs-pompiers de l'agglomération veillent sur notre sécurité depuis maintenant près de deux siècles. Des héros dont Dunkerque Magazine vous conte l'histoire.

Le 1^{er} juillet 1810, un terrible incendie ravageait l'ambassade d'Autriche à Paris, causant la mort d'une dizaine de personnalités et en blessant une centaine d'autres. Présent sur les lieux du drame, Napoléon I^{er} fustigea le manque de professionnalisme des gardes-pompes et décida dès l'année suivante de confier la sécurité des bâtiments parisiens à un corps de militaires du génie : le bataillon des sapeurs-pompiers de Paris. Entérinée par décret impérial le 18 septembre 1811, cette mesure ne s'appliquait qu'à la seule capitale, l'administration centrale ne se préoccupant du sort des villes de province qu'après la chute de l'Empire. Le 6 février 1815, le ministre de l'Intérieur adressait aux préfets une circulaire dans laquelle il réclamait la création d'un

service de secours contre les incendies dans chaque commune. Deux ans plus tard, une compagnie de sapeurs-pompiers voyait le jour à Dunkerque.

Des pompes à incendie à vapeur

La plupart des soldats du feu étaient alors de simples bénévoles s'habillant et s'équipant à leurs frais. Toutefois, à partir de 1831, les communes furent autorisées à affecter une partie des hommes de la garde nationale à la lutte contre les incendies. Grâce à cette nouvelle loi, Dunkerque pouvait s'enorgueillir de posséder un corps de professionnels. Mais avec la dissolution de la garde nationale en 1852, le bon fonctionnement du service risquait d'être sérieusement perturbé. Soucieux d'assurer la sécurité de ses concitoyens, le maire demanda à 50 préposés du bureau de



© Amicale des sapeurs-pompiers de Malo-les-Bains

Sapeurs-pompiers de la compagnie de Malo-les-Bains effectuant un exercice devant leur caserne ouverte en 1926, rue du Maréchal Joffre.

pesage d'enfiler l'uniforme en attendant que de nouveaux volontaires s'engagent. D'année en année, l'effectif progressa et en 1859, la compagnie se composait de 100 pompiers titulaires, pour lesquels le conseil municipal décida de bâtir un très bel « hôtel des pompiers », rue du Fort Louis en Basse Ville. Dès lors ne leur manquait plus que du matériel moderne. En 1868, la cité investissait dans une pompe à incendie à vapeur qui venait d'obtenir la médaille d'or à l'exposition universelle de Paris. Contrairement aux

⇒ suite page 28

Des habitants et travailleurs dévoués

Avant que les premières compagnies de sapeurs-pompiers ne voient le jour au début du XIX^e siècle, la lutte contre les feux reposait essentiellement sur la bonne volonté de quelques habitants. Alertés par des guetteurs scrutant l'horizon depuis

leur poste d'observation aménagé au sommet de quelques points hauts, ces valeureux soldats partaient au combat armés de simples seaux en cuir. Par la suite, on demanda à chaque corps de métier de mettre à disposition une partie de son personnel et de son

matériel en cas de violent incendie. La corporation des charretiers envoyait alors ses chariots et celle des brasseurs ses véhicules pour le transport de l'eau. À Dunkerque, la direction des opérations était confiée à seize « égards » placés sous la

responsabilité d'un magistrat. Au lendemain de la Révolution, ce système fut quelque peu modifié. On fit appel à des maîtres ouvriers auxquels on donna le nom de maîtres pompiers et on plaça des pompes à bras en différents endroits de la cité.



© Collection particulière

En 1913, le corps communal des sapeurs-pompiers de Dunkerque est réuni sur la place Jean Bart pour assister à la remise de la Légion d'honneur à son commandant, le capitaine René Fichaux.

→ suite de la page 26

pompes à bras, cette machine aspirait elle-même l'eau destinée à alimenter la lance. Une nouvelle arme plus puissante encore fut acquise au début des années 1890, décennie au cours de laquelle se développa le réseau de distribution d'eau potable, un réseau qui allait s'avérer très utile pour ravitailler les pompes et futures autopompes.

Deux nouvelles compagnies

C'est à cette époque que Rosendaël annonça à son tour la création d'un service de lutte contre les incendies. En partie située sur une zone de servitudes militaires où seules les constructions en bois étaient tolérées, cette commune avait subi de terribles sinistres dans les années 1880. Le risque d'incendie était alors si grand et les moyens pour s'en prémunir si dérisoires que certains agents d'assurances refusaient d'assurer les nouvelles habitations, notamment celles situées au cœur de la section des Bains. Afin de remédier à cette situation et de garantir la sécurité des biens et des personnes, le nouveau corps communal des sapeurs-pompiers bénévoles de Rosendaël fut fondé en 1891. L'année suivante, Malo-les-Bains, qui venait d'obtenir son indépendance, suivait les recommandations d'Oscar de Lille, lieutenant au corps des sapeurs-pompiers de Rosendaël, en favorisant la formation d'une « subdivision des sapeurs-pompiers de Malo-les-Bains ». Désormais, ces communes étaient armées pour affronter diverses catastrophes, exception faite des bombardements !

L'épreuve du feu

Tout au long des deux guerres mondiales, Dunkerque fut de par sa position stratégique l'une des cibles privilégiées des tirs ennemis. Au cours de la guerre de 1914-1918, les pompiers locaux aidés de professionnels recrutés au sein du 10^e régiment territorial ont effectué plus de 500 sorties sous les bombardements. Devant l'ampleur de la tâche à accomplir, la compagnie, qui comptait déjà de nombreux morts, dut faire appel en novembre 1917 à un détachement de sapeurs-pompiers de Paris et à d'anciens compagnons prélevés sur les unités du front. Parmi eux, certains allaient périr en tentant de secourir quelques innocentes victimes. Déjà fortement ébranlés par la « der des der », les sapeurs-pompiers de l'agglomération furent de nouveau en première ligne en mai-juin 1940 et sous l'Occupation. Opérant souvent sous un déluge de bombes, beaucoup payèrent de leur vie leur bravoure. Au lendemain de la Libération, les compagnies communales furent réformées et entièrement rééquipées. Leurs missions évoluèrent peu à peu, la lutte anti-incendie régressant au profit de l'assistance aux personnes. Regroupés au sein de la Communauté urbaine en 1970, ces différents corps ont intégré le service d'incendie et de secours du Nord en 2000. Désormais, ils sont 89 pompiers professionnels et 79 volontaires à entretenir quotidiennement la flamme du dévouement. ◆

Sources : *Bibliothèque et Archives municipales, Amicale des sapeurs-pompiers volontaires.*

Le saviez-vous ?

Un dahlia nommé « Abbé Bonpain »

Le 30 mars 1943, l'abbé Bonpain, vicaire à la paroisse de Notre-Dame de l'Assomption de Rosendaël et valeureux résistant, tombait sous les balles d'un peloton d'exécution au fort de Bondues. En souvenir de celui qui fut son grand ami, Adrien Beyaert, célèbre horticulteur rosendaëlien spécialiste des dahlias, donna à l'une de ses plus belles créations le nom d'« Abbé Bonpain ». Avec sa tenue exceptionnelle (la fleur est tournée vers le ciel) et sa

teinte particulière (un rose vénitien se dégradant vers un jaune soufre au centre), ce dahlia, d'une variété unique, fut considéré comme l'un des plus beaux de France dans les années 1950 et 1960. Figure emblématique de la Résistance, le « patro » a toujours tenu une place importante dans le cœur des Dunkerquois. Le 18 avril 1949, un monument lui rendant hommage est inauguré à Rosendaël, sur l'ancienne place de la Liberté rebaptisée place Bonpain. Depuis, quelques

villes du Nord ont donné son nom à l'une de leurs rues. À Grande-Synthe, c'est un collège privé qui porte son patronyme. En 1960, un timbre à son effigie fut même édité dans la série des héros de la Résistance. Plus récemment, Pierre Dhainaut, poète dunkerquois, et Pierre Bertin, photographe, ont publié, en partenariat avec l'association Lieux d'être, un recueil de poèmes et de photographies intitulé « Une voix au-dessus des dunes, sur les traces de l'Abbé Bonpain ». ◆



Ne l'appellez plus jamais France

Navire de tous les records, fierté de tout un pays, le France, rebaptisé Norway en 1979 puis Blue Lady l'an dernier, attend d'être fixé sur son sort dans la baie d'Alang en Inde. Construit pour le compte de la Compagnie générale transatlantique, le dernier des grands paquebots français est mis à l'eau par les chantiers de Saint-Nazaire le 11 mai 1960 devant des milliers de spectateurs. Effectuant la liaison entre son port d'attache Le Havre et New York en passant par Southampton, ce palace flottant n'a jamais fait escale dans notre cité. Pourtant, après avoir été radié une première fois de l'effectif naval français au Havre, il est de nouveau francisé, autrement dit inscrit administrativement, à Dunkerque le 13 janvier 1978. Ce sont également les Affaires maritimes de Dunkerque qui l'ont définitivement rayé de la flotte française le 21 juin 1979, quelques jours seulement avant son rachat par l'armement norvégien Klosters Rederi A/S. ◆

Il se nommait Dunkerque

Souçonnez-vous que Dunkerque puisse être un nom de famille ? Dans les minutes du juge de paix du canton associé de la ville de Dunkerque, conservées aux Archives municipales, se trouve le procès-verbal d'abandon d'un jeune enfant à qui l'officier d'état civil donna le nom de Nicolas Dunkerque. Déposé devant la porte de

l'hôpital général de la Charité dans la soirée du 15 juin 1793, le bébé âgé seulement de trois jours fut dès le lendemain examiné par le juge de paix qui ouvrit un dossier d'immatriculation en vue d'un placement dans une famille nourricière chargée de l'élever jusqu'à sa majorité. Nicolas Dunkerque n'eut toutefois pas la chance



de connaître ses nouveaux parents ni même de fonder une famille puisqu'il décéda le 22 juin, soit moins d'une semaine après son admission à l'hôpital. ◆

Un Dunkerquois grand prix de littérature policière

Après avoir décroché en 1996 le prix Mystère Critique pour son roman « Bouche d'ombre », Pascal Dessaint, écrivain natif de Dunkerque, obtient le grand prix de la littérature policière en 1999 pour « Du bruit sous le silence », un polar rugbystique. Né en 1964 dans une famille ouvrière, Pascal Dessaint se tourne très tôt vers l'écriture. À 19 ans, il monte à Paris dans le but de proposer ses manuscrits aux éditeurs. Le succès n'étant toutefois pas au rendez-vous, il part s'installer à Toulouse où il entreprend des études d'histoire contemporaine. Une fois son DEA en poche, il quitte la faculté et alterne les petits boulots sans jamais cesser d'écrire. Son premier livre, « Les paupières de Lou », est publié en 1992. L'année suivante paraît un recueil de nouvelles qui obtiendra le prix Métiers et Culture en 1994. Dès lors, ses opus rencontrent un succès croissant. En 2003,



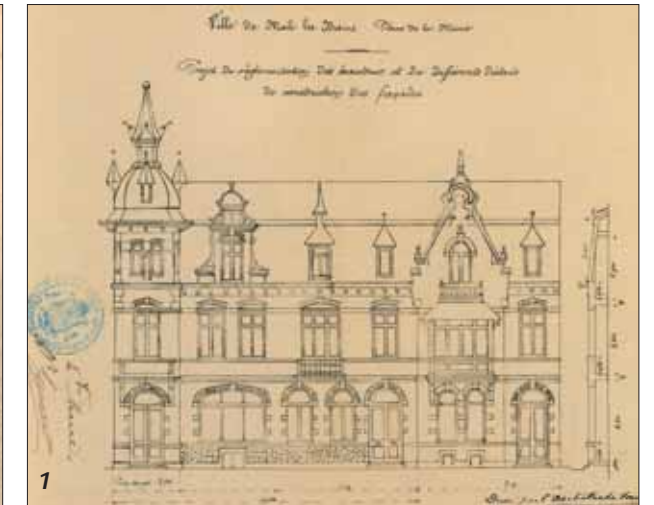
il est de nouveau primé pour son thriller « Mourir n'est peut-être pas la pire des choses ». Aujourd'hui, il revient avec « Cruelles natures », un roman noir à l'atmosphère envoûtante et dramatique. En seulement quelques années, cet auteur atypique est parvenu à imposer son style dans l'univers du policier. ◆



Gaspard Malo, fondateur de Malo-les-Bains.



La mairie telle qu'elle se présentait au début du siècle dernier.



1- Modèle de façades à édifier place de l'Hôtel de Ville.
2- Ancienne salle du conseil.

Mémoire

La mairie de Malo-les-Bains a 100 ans

La commune de Malo-les-Bains est fondée en 1891. Huit ans plus tard, la station entreprend la construction d'un hôtel de ville dont on fête le centenaire cette année. L'occasion de redécouvrir cet édifice emblématique de l'architecture néo-flamande.

Des dunes incultes s'étendant à perte de vue à l'est de Dunkerque : jusqu'au milieu du XIX^e siècle, le site de la future reine des plages du Nord n'est qu'une zone stérile et encombrante pour les communes dont elle dépend. Ne voyant dans cette étendue de sable qu'un territoire inexploitable, Coudekerque-Branche et Tétheghem décident de l'offrir à la ville voisine,

Dunkerque, qui entreprend de la vendre pour financer ses travaux d'urbanisme. Le 11 février 1858, Gaspard Malo, un puissant entrepreneur, débourse ainsi 40 000 francs or pour devenir l'heureux propriétaire de 641 hectares de dunes. Son objectif : mettre cet espace en culture. Il y plante, tour à tour, des oyats, de la luzerne, des pins maritimes et des saules. C'est à chaque fois un échec. Les plantes ne résistent pas aux conditions climatiques. Homme d'affaires et visionnaire, Gaspard Malo inaugure alors un nouveau projet : niveler les dunes et les lotir. C'est le point de départ de la fondation de Malo-les-Bains.

Vers l'autonomie

Afin de faciliter l'accès aux différentes parcelles mises en vente, notre entrepreneur perce quelques voies d'accès rudimentaires. Aménagées sans aucun plan d'ensemble et sans relevé précis des cotes de terrain, ces routes nécessitent un entretien régulier et coûteux. Devant l'ampleur de la tâche, Gaspard Malo se résout en 1882 à céder de nombreux terrains à la ville de Rosendaël qui s'engage à entretenir le réseau et à créer

de nouveaux axes de communication. Les travaux de viabilisation s'avèrent si onéreux que la commune se trouve dans l'impossibilité de les réaliser tous. C'est le début d'un vaste affrontement entre les élus et les habitants de la « section du casino » qui réclament la formation d'une section électorale, puis purement et simplement l'indépendance de leur quartier. Après maintes péripéties, ils finissent par obtenir gain de cause. Le 21 juillet 1891, la loi de séparation paraît au journal officiel. Baptisée Malo-les-Bains en hommage à son bienfaiteur, la nouvelle commune est en pleine expansion.

Un nouvel hôtel de ville

Installés dans une petite maison de la rue du Fer à Cheval (1) tout près de la place Turenne, les agents municipaux qui voient leurs missions croître se sentent de plus en plus à l'étroit. Dès 1894, les élus manifestent leur désir de posséder un bel et grand hôtel de ville. En septembre 1898, un référendum est même organisé pour déterminer l'emplacement de la future maison communale. La rue du Cap Horn remporte les suffrages. La Ville demande alors à Arthur

Gontier et Marc Honoré, deux architectes associés, de dessiner les plans du bâtiment. Débutés en 1899, les travaux se déroulent en deux tranches. De 1899 à 1901 sont édifiés le corps principal, en fond de cour, ainsi que les trois premières travées de chacune des ailes, lesquelles sont achevées dans un second temps entre 1901 et 1903.

Un projet trop ambitieux

Le projet initial prévoyait un corps de bâtiment supplémentaire reliant les deux ailes devant la place Ferdinand Schipman. L'ensemble devait former un quadrilatère et l'actuelle façade principale n'être qu'une façade intérieure sur cour. Jugé trop coûteux et fantaisiste par la commission départementale des bâtiments civils, le programme est abandonné. Prenant une importance architecturale nouvelle, les pignons des deux ailes sont percés de grandes baies cintrées avec balcon et agrémentés d'un décor sculpté en pierre blanche figurant les armes de la ville, le tout dans un style néo-flamand. Une grille en fer forgé remplacera finalement le corps de bâtiment initialement prévu, créant ainsi une cour intérieure de 900 mètres car-

rés. Entrée en fonction en 1903, la mairie ne sera réellement achevée qu'en 1907, année au cours de laquelle est réalisée la salle des mariages qui sert de nos jours aux expositions. À l'époque, l'intérieur était décoré dans le style Louis XV. On accédait aux services municipaux par l'aile ouest, rue des Écoles. De larges vestibules donnaient accès au secrétariat, à l'état civil, à la salle des commissions et au cabinet du maire. Le premier étage était pour sa part réservé à la bibliothèque, à la salle des fêtes et aux bureaux de la voirie et de la recette municipale. Si en cent ans, la physionomie de l'édifice n'a pas vraiment changé, les services à la population ont quant à eux considérablement évolué. Aujourd'hui, la mairie de quartier héberge en plus des services traditionnels la Police municipale, le Centre communal d'action sociale ou encore une antenne de la Maison de l'emploi.

Une place néo-flamande

Afin de promouvoir un environnement architectural cohérent autour de l'hôtel de ville alors en construction, la municipalité édicte en décembre 1901 un règlement d'urbanisme

visant à imposer le style néo-flamand aux maisons construites à proximité de la place de l'Hôtel de Ville. Un croquis de Jules Potier accompagnant l'arrêté nous fournit une image assez précise du type de construction que les élus souhaitaient favoriser. Portant atteinte au droit de propriété, cette décision ne fut jamais appliquée. Toutefois, dans l'entre-deux-guerres, en 1927, la municipalité relance un projet similaire lors de la vente de quatorze parcelles de terrain autour de la place. Au sud-ouest, les maisons situées aux numéros 6 et 8 de la place Ferdinand Schipman présentent encore des façades néo-flamandes caractéristiques des années 1930. Un ensemble architectural dont Gaspard Malo aurait sans doute été très fier. ♦

(1) Devenue rue de la Mairie puis rue Vanraët.

Sources : Bibliothèque et Archives municipales Dunkerque, Dunes, briques et béton, Notice historique sur Malo-les-Bains Platch'iou n° 9 Malo-les-Bains, la mairie.